

De Montréal (en Bugey) à Montréal (au Canada)

Pierre Gauthier, M.D.

Volume 3, Number 1, juin 1949

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/801524ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/801524ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gauthier, P. (1949). De Montréal (en Bugey) à Montréal (au Canada). *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 3(1), 30–44. <https://doi.org/10.7202/801524ar>

DE MONTRÉAL (en BUGEY) A MONTRÉAL (au CANADA) ¹

*A. M. J.-R. Borduas, de St-Hyacinthe,
et à tous nos amis du Canada.*

La revue "L'Éducation Nationale", [France] dans son numéro du 8 avril 1948, insérait la question suivante, posée par Mme D., une de ses lectrices:

"En visitant l'église du village de Montréal (Ain), on y voit une pierre tombale des Douglas, placée dans leur chapelle. Il y est question d'un de Douglas, né à Montréal (Ain), mort à Montréal (Canada), au XVII^e siècle. Peut-on savoir si ces Douglas, de Montréal, ont contribué à la fondation de Montréal (Canada) et s'il y a analogie entre les deux noms de lieux?"

Ainsi était de nouveau soulevé le problème encore pendant de la relation entre ces deux localités et celui de l'authenticité d'une tradition qui a parfois circulé, selon laquelle un comte de Douglas aurait fait partie d'une expédition au Canada et aurait obtenu en raison de sa conduite, que le nom de son vieux village bugyste soit donné à la jeune ville de la Nouvelle-France.

Il est aisé de résoudre définitivement cette petite énigme historique et déjà nous pouvons répondre à la lectrice de "L'Éducation Nationale":

1) Il n'y a aucun rapport entre le nom de ces deux localités. Leur homonymie est toute fortuite.

1. Nous devons cet article à l'obligeance du R.P. Archange Godbout, o.f.m. et de M. J.-R. Borduas, bibliothécaire de l'École vétérinaire de Saint-Hyacinthe (Province de Québec, Canada). Monsieur Borduas l'avait destiné au *Bulletin généalogique* de Montréal; le Père Godbout a cru qu'il se trouverait plus à sa place dans la *Revue d'Histoire de l'Amérique française*. Notre cordial merci au Père Godbout et à M. Borduas. L.G.

2) Un comte de Douglas a effectivement fait un séjour au Canada, au milieu du XVIII^e siècle, et non du XVII^e, comme elle l'indique par erreur. Ses deux premiers fils y sont nés. C'est la pierre tombale de l'un d'eux, fils de François-Prosper, que l'on peut voir dans l'église de Montréal. L'épithaphe porte qu'il est né au Canada et qu'il mourut en Bugey (1758-1842) et non pas l'inverse.

* * *

Montréal vient de "mons regalis", mont royal. Ce nom n'est pas rare en France, où l'on compte au moins une demi-douzaine de localités ainsi dénommées dans diverses régions, sans compter hameaux ou lieux-dits.

La montagne qui se trouve à un kilomètre du village indien d'Hochelaga, semble avoir été ainsi appelée par Jacques Cartier vers l'année 1535. Puis, lorsque Maisonneuve jeta là les premières fondations de Montréal, il baptisa la nouvelle cité "Ville-Marie". Ce n'est que plus tard qu'elle prendra le nom de la montagne voisine, à une époque d'ailleurs et pour une cause que les historiens canadiens ne semblent pas avoir résolues.

Cette appellation de Mont-Royal, donnée par Cartier, n'est pas pour nous surprendre quand on jette un regard sur les vieilles cartes du Canada. Le Saint-Laurent, c'était la "voie royale";² Annapolis, Port-Royal; et nous rencontrons encore Louisbourg, Louisiane, tous vocables du roi de France.

Il faut, d'autre part, observer qu'à l'époque de la fondation de Montréal, au Canada, les Douglas, ainsi que nous allons le voir, venaient à peine de se fixer dans le Bugey et, au surplus, il n'est fait

2. On peut lire dans *Nova Francia*, organe de la Société d'histoire du Canada (Paris, France) nov.-déc. 1931, p. 342, dans l'*Extrait de la généalogie de la maison Le Veneur*... une autre explication de cette appellation géographique:

«Jean le Veneur qui avait été créé Cardinal au titre de Saint-Barthélémy en 1533 par le Pape, Clément VII, se rendit à Rome, et obtint grâce au puissant appui du Cardinal de Médicis, neveu du Pape, une déclaration du Saint-Père, que la bulle pontificale partageant les continents nouveaux entre les couronnes d'Espagne et de Portugal, ne concernait que les continents connus et non les terres ultérieurement découvertes par les autres couronnes.»

«C'est pour remercier le Cardinal de Médicis de son heureuse intervention auprès du Pape, et à la demande de Jean LeVeneur, que le Roi François 1^{er} prescrivit à Jacques Cartier de donner le nom de Montréal, dont le Cardinal de Médicis était Archevêque, à un lieu sur les terres qu'il découvrirait, dans le Neufve France. Jacques Cartier donna ce Nom à l'île d'Hochelaga en Canada.» (N.D.L.R.)

mention de ce nom par aucun historien du Canada,³ et nos archives sont muettes sur un hypothétique séjour d'un membre de cette famille en Amérique du Nord.

Dans une magnifique armoire de la salle d'honneur du château de Montréal sont conservées de belles reliures in f° où sont classés méthodiquement les vieux titres de la famille. Nous devons à l'obligeance de Madame la comtesse de Douglas d'avoir pu, au cours des vacances dernières, consulter à loisir ces volumes dans lesquels nous avons eu la satisfaction de découvrir un nombre important de lettres écrites par François-Prosper Douglas, au cours de la campagne qui se déroula pendant la guerre coloniale franco-anglaise du milieu du XVIIIe siècle. C'est ce séjour au Canada de François-Prosper qui est sans doute à l'origine de la légende. L'analyse de cette correspondance va nous permettre d'apporter une petite contribution à l'étude de cette triste période de notre histoire nationale.

* * *

Des documents authentiques permettent de faire remonter l'origine des "Douglas" au XIIIe siècle. Le père Anselme, dans ses "Grands officiers de la Couronne de France," commence même la filiation au XIe, et si l'on en croit un historien d'Écosse, Buchanan, il faudrait remonter jusque vers l'année 700 où, à la tête de son clan, Schotto Douglas aurait sauvé le trône alors menacé du roi d'Écosse, Solvatus.

Quoi qu'il en soit, au XIVE, les Douglas occupent à la cour des postes de premier plan; l'un d'eux fut même régent. Ce sont déjà de vaillants soldats, comme ils le demeureront toujours par la suite. L'Écosse fut pendant longtemps, et surtout pendant la guerre de Cent ans, l'alliée traditionnelle de notre pays; aussi verrons-nous les Douglas

3. L'affirmation de l'auteur de cet article n'est pas tout à fait exacte. Si, à rigoureusement parler, "aucun historien canadien" n'a encore fait mention des Douglas, le nom n'a pas échappé à nos chercheurs. On pourra constater que le *Bulletin des Recherches historiques de Québec*, par exemple, (tome XIII, 351 et tome XVII, 195) fait deux fois mention d'un Chevalier Jean-Louis Douglas, officier du régiment de Carignan, venu au Canada, au temps de M. de Tracy. Au même *Bulletin* (tome VII, 221-23) n'a pas échappé, non plus, le Comte de Douglas (Louis Archambault) né à Montréal en 1757, du mariage de François-Prosper Douglas, chevalier de Saint-Louis et de Charlotte de la Corne de Chapt, fille de Louis de Chapt de la Corne Saint-Luc, lequel François-Prosper Douglas est précisément celui qui fait le sujet de l'article du Dr Pierre Gauthier. (N.D.L.R.).

sur les principaux champs de bataille du sol français, au côté de nos troupes. L'un d'eux combattit à la bataille de Poitiers; un autre fut sous les ordres de la Pucelle.

William Douglas, qui avait fait la guerre avec 7,000 de ses compagnons au côté de Charles VII, se fixa en basse Bretagne à la suite de son mariage. Il devint seigneur de Prastulot et de Chateauf.

Un siècle plus tard, un cadet de cette famille vint s'établir en Picardie en s'alliant avec Isabelle de Vignancourt, en 1530, qui reçut en dot les terres de Ployart et Arancy (près de Laon).

Antoine (1595-1643), un de ses arrière-petit-fils, se trouva amené par les hasards de la vie de garnison, à Montréal, comme lieutenant du sieur de Percy, qui était gouverneur de cette place qui, placée alors près de la frontière franco-espagnole, était un point stratégique important. C'est là qu'il épousa Françoise de Rubat, et c'est ainsi que depuis ce temps les Douglas sont demeurés fidèles au Bugey.

Et tandis que cette branche prospérait, celle de Bretagne s'éteignait au XVIIe siècle; celle de Picardie, peu après. Par contre, les Douglas étaient encore représentés, il y a moins d'un siècle, par lord Douglas, qui fit parler de lui par ses relations avec Oscar Wilde et ses excentricités.

Mais nous ne nous étendrons pas davantage sur la généalogie de cette famille, que nous ne nous proposons pas d'étudier ici.

Ce préambule était cependant nécessaire pour nous amener à notre héros, François-Prosper Douglas, arrière-petit-fils d'Antoine.

Il naquit à Montréal, en Bugey, le 21 février 1725. C'était le 4e d'une famille de 7. Son père, Charles, seigneur de Mèpillat, de l'Isle et de Nerciati, était officier et syndic de la noblesse du Bugey. Sa mère, Marie-Anne de Lilia, fille du châtelain de la localité, mourut alors qu'il n'avait pas six ans.

Fidèle à la tradition ancestrale, il embrassa la carrière militaire. Ses deux frères aînés étaient déjà officiers dans le régiment Royal écossais, et ce n'est pas sans doute par le fait du hasard qu'ils appartenaient à ce corps rappelant l'origine de la famille.

En 1743, à 18 ans, il est aide-major au régiment de Languedoc, sous les ordres du colonel Douglas d'Arancy, son cousin. Il fit campagne en 1744, 45 et 46. L'année suivante, il commandait comme capitaine une compagnie du 2e bataillon de ce régiment. Puis, tandis

que son unité tenait garnison à Briançon, il obtint à plusieurs reprises des congés de longue durée, sous prétexte de "s'occuper de ses affaires compromises par des partages" ou encore pour rétablir sa santé. En 1754, il obtiendra une nouvelle permission du ministre de la guerre d'Argenson pour aller à Londres chercher sa sœur, et se soigner.

Depuis cette année-là, le conflit colonial entre la France et l'Angleterre, en sommeil après le traité d'Aix-la-Chapelle de 1748, s'était réveillé. Les incidents se multipliaient entre les rivaux, et les Anglais étaient maintenant bien décidés à nous chasser définitivement d'Amérique. Louis XV, l'indolent, se décida cependant à envoyer quelques bataillons au secours de la Nouvelle-France, menacée par l'ambition des marchands anglais. Les actes de piraterie et de brigandage de plus en plus nombreux témoignaient aux plus insoucians que la guerre avait déjà commencé.

C'est alors que François-Prosper reçut, le 20 janvier 1755, l'ordre formel de rejoindre son régiment avant le 27 mars, à Hennebon, en Bretagne. Le mardi, 15 avril, les troupes sont prêtes pour l'embarquement en rade de Brest. Douglas est à son poste et avant de partir, il raconte à sa famille ses derniers jours en France :

"Les troupes ont été passées en revue, le dimanche de Quasimodo, par M. de Crémille; le 2^e bataillon a été complété par des éléments du premier en stationnement à Niort. Les officiers ont été conduits vers leurs bâtiments." François-Prosper est satisfait du confort: chaque capitaine dispose d'une petite chambre avec un lit et deux bons matelas. Les sergents ont un lit de sangle et une couverture; les soldats couchent sur des hamacs. A chaque homme on a distribué quatre chemises, une bonne paire de bas de laine, un gilet et une paire de souliers. Les officiers ont reçu un mois et demi de solde, et notre bugyste se réjouit car la nourriture sera gratis pendant la traversée et, au Canada, la solde se montera à 230 livres.

Le départ de la flotte composée de 22 vaisseaux (Douglas embarquera sur l'"Actif") avait été fixé au 16. Elle était placée sous le commandement de Dubois de la Motte, assisté d'un commandant des troupes de terre. Mais on attendait encore des canons de Toulon, et des vents contraires retardèrent le départ. Pendant cette attente imprévue, les troupes furent occupées à des exercices de tir, pour "saluer MM. les Anglais, s'ils s'avisaient à venir nous aborder. Les officiers mènent "une vie de cochon... Nous n'avons d'autres occu-

pations que boire, manger, dormir et s'amuser." Il en profita pour monter sa garde-robe en garnissant sa cantine d'une demi-douzaine de chemises propres et 1000 petites provisions. Il a trouvé le moyen de dépenser ainsi 60 louis, sans compter le boire, le manger et le jeu.

Dès son arrivée au Canada, il écrivit plusieurs lettres à ses frères et sœurs. Aucune n'est parvenue et il est probable, comme il le supposait, qu'elles furent interceptées par les Anglais; et il s'inquiète du silence des siens qui attendaient vainement de ses nouvelles et ignoraient sans doute son adresse.

La première missive qui soit parvenue au château de Montréal, en Bugey, était datée du 14 juillet 1756, un an après son débarquement. Voici ce qu'il écrivait:

"Il faut vous donner un petit détail de ce que nous avons fait dans ce pays cy à notre arrivée. Il vous faudrait une carte du Canada pour bien suivre et connaître les lieux dont je vous parle. Les régiments de Guienne et de Béarn ont été au fort de Karacoui ou Frontenac sur le lac du même nom qui est à 30 lieux de Montréal, au sud-ouest, où ils sont demeurés jusqu'à la fin de novembre pour fortifier ledit fort et celui de Niagara. Pour le régiment de la Reine et le nôtre (Languedoc), nous sommes allés dans la partie du sud à 50 lieues de Montréal, sous les ordres de M. Dieskau. Il y avait outre nos deux régiments deux mille hommes de la colonie et 600 sauvages, qui font plus de ravage dans la colonie anglaise que le feraient quinze mille hommes dans la vieille Angleterre. Il est surprenant de voir combien ces sauvages ont rendu redoutable notre colonie. Quinze jours après notre arrivée, M. Dieskau marcha avec un gros détachement, petit en égard au nombre des ennemis qui étaient cinq mille hommes. Ce détachement de 1,500 marcha, vous-dis-je, contre eux qui étaient campés et retranchés sur le bord d'un lac et leur tua ou blessa plus de 800 hommes; nous n'eûmes pas cent hommes tant tués que prisonniers ou blessés. Il est vrai que nous y laissâmes M. Dieskau; au reste, vous avez vu en France tous les détails de cette affaire ⁴. Au retour, nous nous sommes occupés à bâtir un fort que nous avons mis avant d'aller en quartier

4. Cet événement se passait en août. Le baron Dieskau, général en chef de valeur médiocre, fut grièvement blessé, tandis que sa troupe se retirait en détoute à Crown-Point, sur les rives du lac St Sacrement, où les Anglais avaient groupé d'importantes forces solidement fortifiées. Cette sévère défaite avait fortement ébranlé la situation de la colonne. Le récit de Douglas ne concorde donc pas tout à fait avec celui des historiens. (Cette note et les suivantes sont de l'auteur de l'article).

d'hiver en état de défense ⁵. Notre quartier d'hiver a duré cinq mois, savoir depuis le 1er Xbre jusqu'à la fin avril, et dans un canton nouvellement établi et, par conséquent, nous n'étions pas fort bien, mais à quatre lieux seulement de Montréal, séjour de M. de Vaudreuil où nous sommes allés quelques jours ⁶ à la fin d'avril. Nous sommes revenus audit fort; le régiment de la Reine nous a suivis. Nous continuons depuis lors l'ouvrage que nous avons commencé l'année dernière. Le régiment de Royal Roussillon, qui nous arrive de France, nous a rejoint le 8 du présent mois, le régiment de la Sarre est allé rejoindre les régiments de Guienne et de Béarn qui étaient retournés au fort de Frontenac. M. de Montcalm, maréchal de camp et de Lévis, brigadier ⁷ sont avec nous et le colonel est avec les autres. Nous avons, outre nos trois bataillons, quantité de troupes de la colonie et de la milice du pays, et ordinairement beaucoup de sauvages, quelquefois 7 à 800, mais ordinairement 200 qui nous amènent toujours quelques prisonniers ou des chevaux. Nous avons pitié de voir la façon dont les sauvages traitent les Anglais; je crois qu'ils seraient plus heureux d'être tués tout de suite que d'être faits prisonniers par ces gens là. Ils leur donnent la bastonnade à tout moment et les traitent comme des chiens pour la nourriture. Ils les obligent à se conformer à la façon des sauvages, qui est de se maquiller le visage et le corps, et ils ne sont assurés de la vie que lorsqu'ils sont arrivés aux cabanes des sauvages. Ce n'est encore rien, en fait, de cruauté, de cette partie où ils sont tous catholiques en comparaison de la partie du sud-est et sud-ouest où ils ont encore l'habitude de faire brûler leurs prisonniers à petit feu; ceux là sont encore idolâtres. L'on a bien voulu leur envoyer des missionnaires, mais ils les reçoivent mal et en ont fait brûler quelques-uns et chassé les autres. Nous avons un missionnaire de Bourg en Bresse, nommé Piquet, qui est à 30 lieux de Montréal. Ses sauvages sont moins barbares et d'une nation qui sera policée avant soixante ans. Ils s'adonnent déjà à la culture des terres, au commerce et à bien des choses comme les Français. Leurs cabanes sont de jolies maisons à la française, très bien meublées et ont même des lits pour les Français qui vont chez eux..."

5. Probablement le fort Carillon, à 32 kms., au sud du fort St. Frédéric, à l'extrémité méridionale du lac Champlain.

6. de Vaudreuil venait de débarquer de France.

7. Il venait de débarquer de France.

Après ces détails sur la campagne, François-Prosper Douglas donne aux siens des nouvelles de sa santé :

“Mais parlons un peu de moi; je me porte fort bien, Dieu merci, quoique réduit à manger pendant toute la campagne des “poids” et du lard, point de viande de boucherie dans le camp; excepté pour les généraux et l’hôpital. Pour ma bourse, elle est fort légère; je n’ai cependant besoin de rien pour le présent. Si l’on ne nous laisse que trois ans, je me tirerai bien d’affaire, étant arrivé assez fourni de tout. On dit en France que nos appointements sont plus que suffisants; point du tout, tout est si cher. Il m’en a coûté à Montréal, pendant cinq semaines que j’y ai resté, sans jouer, plus de neuf cent francs, et les emplettes que j’y ai faites m’auraient coûté en France cinquante écus. Il n’y a de bien traités dans ce pays que les généraux, les commandants de corps, les aides-major et les commissaires des guerres et les soldats.”

Et profitant d’un express pour Québec, notre capitaine termina sa lettre hâtivement par une formule affectueuse.

La lettre suivante est du 30 août de la même année. Elle manifeste surtout une joie intense à la réception de sa première lettre de France qui a fait un voyage de cinq mois pour lui parvenir. Après avoir congratulé sa famille et promis une fourrure de martre à sa sœur pour se faire un manchon, il narre la vie au camp de Carillon, où il est en stationnement. Il pense surtout à la croix qui sera pendant tout son séjour au Canada son grand souci :

“...mon retour en France, mais ce ne sera pas de si tôt, selon toutes les apparences. Nous aurions cependant besoin de nous reposer, nous n’avons pas cessé de travailler depuis que nous sommes sortis de France. Si cela ne me procure pas la croix, j’envoie le métier au diable, ou si je ne le quitte pas, cela ralentira bien du zèle que j’ai toujours. Nous espérons tous que la prise de Choagem-fort, qui passait pour le boulevard de la Nouvelle-Angleterre, procurera aux troupes quelques grâces de la Cour. Les régiments de Royal Roussillon, la Reine et le nôtre n’étaient pas de ce siège parce que nous faisons face à l’armée ennemie qui aurait pu porter secours à ce fort, ce qu’ils n’ont pas fait, craignant que nous ne fussions attaquer un autre fort s’ils marchaient sur Choagem⁸. Le détail du siège qui n’a pas été long ne vous ennuiera

8. Sur la rive méridionale du lac Ontario.

pas. Je veux vous en dire un mot. Je crois vous avoir marqué dans ma lettre du mois dernier que les régiments de la Sarre, Guyenne, Béarn, étaient dans ces quartiers là. Le 10, à minuit, M. de Montcalm arrive à une demi-lieue du fort et fit débarquer quatre pièces d'artillerie qu'il avait avec lui. Le 11, les barques anglaises vinrent reconnaître et canonnèrent les troupes, mais on leur riposta par ces quatre pièces qui avaient été mises en batterie et qui leur imposèrent silence. Le même jour, trois cents hommes des troupes de France furent occupés à faire un chemin pour conduire l'artillerie qui ne put arriver que le 12. M. de Montcalm l'ayant laissée à deux lieux de là avec une partie des troupes; en vain les barques anglaises voulurent-elles s'opposer à son débarquement. Le soir du 12, M. de Montcalm fit ouvrir la tranchée par 300 travailleurs des régiments soutenus par 300 hommes. Notre artillerie devait tirer le 13 et ruiner l'un des forts qui avait pour retranchement des pièces de bois plantées debout, longues de 18 pieds dont 8 pieds en terre, et épaisses de 18 pouces. Ce fort était un carré de près de 200 toises sur chaque face, ayant 500 hommes de garnison; il avait, outre cela, un fossé de 12 pieds de large sur dix de profondeur. L'on s'aperçut sur les quatre heures du matin que l'ennemi avait abandonné le fort; aussitôt M. de Bourlamaque s'en empara. M. de Montcalm s'y transporta aussi et y trouva cinq pièces d'artillerie avec quelques munitions. Il donna ordre en même temps à 500 travailleurs de conduire l'artillerie et de faire des batteries; ce qu'ils exécutèrent sans trouver aucun obstacle de la part de l'ennemi. Après quoi, nous commençâmes à canonner vivement les Anglais qui firent de leur côté un feu terrible. Une heure ou deux après, trois officiers anglais sortirent des retranchements pour parlementer. M. de Montcalm refusa de les voir. Ils proposèrent de rendre les forts et tout ce qui était dedans, à condition qu'on leur accorda les honneurs de la guerre et leur retour dans leurs garnisons le plus prochain; ce qui leur fut refusé. Alors sur les 10 h., voyant qu'on voulait absolument qu'ils fussent prisonniers de guerre, ils présentèrent la capitulation. Je finis par où j'aurais dû commencer, vous donner le détail des troupes de M. de Montcalm. Il avait avec lui les régiments de la Sarre, Guienne, Béarn, en tout 1,200 hommes, ayant laissé des piquets au fort de Frontenac et de Niagara; ensuite, huit à neuf cent hommes, tant soldats de la colonie qu'habitants et sauvages, faisant en tout deux mille quatre cents hommes. Voilà-t-il pas bien du monde pour prendre

trois forts dont un de pierre avec des murs extrêmement épais, et deux de bois revêtus d'un retranchement en terre. Il y avait, outre cela, un bon camp retranché où étaient les troupes après l'évacuation du 1er fort, et une rivière large de 60 pieds qui séparait le 1er fort des autres et sur laquelle il aurait fallu faire un pont pour passer l'artillerie, ce qui aurait demandé beaucoup de temps. Nos troupes n'avaient, outre cela, que du pain moisi et du lard pourri. M. de Montcalm a fait démolir et brûler tous ces forts; il n'en reste plus que des cendres. Tous les prisonniers sont à Québec, et je crois qu'on les enverra en France. A propos de prisonniers, il y a un jeune montagnard écossais qui était volontaire dans un régiment de sa nation et qui est passé ce printemps de la vieille Angleterre et qui a été fait prisonnier par nos sauvages, ces jours derniers. Il se nomme Mac Leen et il est cousin à sir William Gordon, capitaine dans un de vos régiments (royal écossais). J'ai eu pitié de sa situation; j'ai fait proposer aux sauvages de me le vendre pour vous l'envoyer en France, cadet dans votre régiment. Il m'a témoigné qu'il serait charmé de servir chez vous. Il est Jacobite; son père était du parti du prince dans votre guerre d'Écosse et a été compris dans le pardon. Il m'a dit que tous les officiers qui étaient passés en Amérique étaient jacobites, ce qui me fait croire que le gouvernement craint quelques remuements dans les montagnes? Je n'ai pas encore reçu de réponse des sauvages..."

Pour terminer sa lettre, Douglas donne des nouvelles des gars du pays qu'il avait sans doute embrigadé dans son régiment avant de partir.

"Vous m'avez demandé le nom des soldats que j'ai perdus depuis que je suis en Amérique. Il n'y en a que trois: Antoine Viard dit la Feuillade, d'Ambronay, tué le 18 7bre 1755, à l'affaire de M. Dieskau; François Tournier dit Francoleur, natif du pays de Gex, mort le 4 mars 1756; pour l'autre, je ne me souviens pas de son nom, et mon livre de signalement est resté dans les coffres. Tous les autres se portent bien. Mollie, mon tambour, grandit à vue d'œil. Je ne crois pas en ramener beaucoup en France. Ils trouvent le pays bon et paraissent désirer y rester. La Jeunesse de Chamfromier, celui qui tua, il y a deux ou trois ans, un homme dans cet endroit et auquel on a fait un procès, est mort le 11 septembre 1755, je ne me rappelle plus son nom de maison..."

Mais la liaison postale entre le Canada et le Bugey demeure précaire. Bien des lettres se perdent; par mesure de précaution, notre colonial a soin d'adresser ses lettres en double exemplaire par des voies différentes. En 1757, une seule missive est arrivée à destination, celle du mois de juillet. Tout le message est consacré à son récent mariage. Il vient en effet d'épouser une enfant de 15 ans, Charlotte de la Corne de Chapt, fille de Louis de Chapt, écuyer, seigneur de la Corne, capitaine d'infanterie dans le même régiment que Douglas. Installé au Canada depuis un certain temps déjà et allié à une famille du pays, c'est un gros propriétaire terrien: "sa terre n'a point de pareille." Quant à la jeune épouse, elle est "jolie, aimable, ayant beaucoup d'esprit, bon caractère, point dépensière, aimant beaucoup s'occuper du travail... Quant à la dot, je vous porterai 10,000 écus" qu'il offre généreusement à son frère aîné, Claude Joseph, seigneur de Mépillat, Chiloup et HautePierre, qui vient d'acquérir le comté de Montréal des Budé de Genève, pour 60,000 livres. "Vous voilà gros et puissant seigneur," lui dit-il fièrement. Le mariage fut célébré avec pompe à Montréal, en présence du marquis de Montcalm, maréchal du camp et armées de Sa Majesté, commandant en chef des troupes du roi en Amérique septentrionale, et du marquis de Vaudreuil, gouverneur et lieutenant-général de toute la Nouvelle-France.

Au mois de mai suivant, il annonce la naissance de son premier fils, Louis-Archambaud. Il fut baptisé par l'abbé Piquet, de Verjon, que nous avons rencontré un peu plus haut et dont M. l'abbé Chagny a autrefois raconté ses trente années de mission apostolique et sa belle ardeur à soutenir en vrai soldat la cause française pendant cette malheureuse guerre. Il accepta cette mission en "disant qu'il ne convenait qu'à un bressan de baptiser un bressan."

Puis il donne des nouvelles de ses camarades de régiment. Deux lieutenants et deux capitaines ont comme lui convolé, mais au lieu de l'union raisonnable et fructueuse de François-Prosper, "entre nous, ils ont fait des mariages de cul." Les compatriotes du Bugey sont en bonne santé:

"Le fils à Mollie, qui s'est marié l'année dernière et à qui je vais faire prendre une terre de trois arpents de front sur 60 de profondeur dans la seigneurie de M. de la Corne. Le nommé Rambert de Saint Martin, qui était domestique chez Macon, est marié depuis cet hiver.

Il a eu 1,500 livres de sa femme. Le cousin à Cognat est aussi marié à six lieux d'ici. Je l'ai fait placer cet hiver dans un endroit où il gagne trois livres par jour nourri. J'ai fait placer aussi, dans le même coin, un homme de Cessiat, qui a épousé la sœur de Cognat... J'ai aussi le petit Legay de Poncin avec Mollie, qui se porte bien. Le nommé chevalier de la Boesse est aux grenadiers et se porte bien ainsi que Delorme qui est toujours mon domestique. Je n'ai plus d'autres hommes du pays; tout le reste est mort ou tué."

Puis il donne quelques détails militaires: "la disette qui a régné cet hiver (le pain fut rationné à une demi livre $\frac{1}{4}$ à Québec) a empêché toutes les opérations. Il y a eu au mois de mars une petite affaire à une lieue du fort de Carillon, entre un parti anglais de deux cents hommes et cent et quelques sauvages; ces derniers ont tous été tués hors quelques uns — une dizaine — qui se sont sauvés avec le capitaine du parti. Ils sont venus quelques temps après prendre leur revanche; ils nous ont tué ou pris 24 hommes; voilà les plus beaux exploits qu'ils aient fait sur nous depuis trois ans. Je ne sais point si [en] cette campagne eux ou nous aurons l'avantage; notre général a de grands projets et en conséquence, a donné ses ordres pour faire marcher les bataillons; le nôtre doit partir le trois du mois prochain, la Reine et les deux de Berry sont déjà partis. Nous allons toujours du côté de Carrillon, d'où je compte vous écrire en arrivant."

En novembre de cette année 1758, il rentre de campagne et vient retrouver sa famille à Montréal. "Toute la troupe est rentrée pour les quartiers d'hiver. Il fait très froid. Nous avons eu des nouvelles de la Rivière d'Ohio, où les Anglais ont voulu faire une tentative sur un petit fort que nous avions, mais une petite escarmouche qu'ils ont essuyée de la part de nos milices qui leur ont tué 700 ou 800 hommes les a fait retourner sur leurs pas. Ils font cependant semblant de vouloir s'établir à 20 lieux de notre fort, mais ils auront bien de la peine à cause de l'aversion naturelle des sauvages de ces cantons contre les Anglais qui vont tous les jours les brûler ou les tuer. Il est à souhaiter pour nous qu'ils continuent toujours dans le même sentiment car nous serions à plaindre si nous les avions contre nous."

Cependant Douglas omet d'annoncer la chute de Frontenac et de Louisbourg, qui marquaient le début de nos revers. Nos troupes faisaient toujours front avec courage mais commençaient à être écrasées par l'énorme supériorité ennemie.

La situation de la colonie est lamentable: misère, famine, épidémies, malversations de l'intendance et des spéculateurs concourent à rendre l'hiver extrêmement dur. Mais Douglas est en famille, choyé par ses beaux-parents "qui ont toutes les attentions pour moi. Je vis comme un roi pendant que ces messieurs sont dans des gargottes à 3 ou 400 livres de pension... La vie est d'une cherté sans pareille."

La lettre se termine par un mot sur un compatriote, M. de la Chapelle de Montluel, qui "est de retour depuis trois jours. M. de Vaudreuil lui a fait espérer une place d'enseigne. Le voyage qu'il a fait lui a valu de l'argent, pour vous dire comment, je n'en sais rien..."

Les nouvelles du Canada se font de plus en plus rares en Bugey. On n'a rien sur la campagne du haut Saint-Laurent, qui nous valut, en juillet 1759, la perte de Niagara. Son beau-père y participa avec le régiment de Languedoc et il y a tout lieu de supposer que François-Prosper fit partie de cette malheureuse expédition.

Cependant, la dernière année de son séjour lui apporta deux grandes joies: la naissance d'un second fils: Luc-Charles Schotto, et surtout la dignité de chevalier de Saint-Louis, qu'il attendait fébrilement depuis plusieurs années, et pour l'obtention de laquelle il entreprit ou fit entreprendre par sa famille de multiples démarches, et il annonce fièrement dans une lettre que le ruban décore sa boutonnière.

La situation devient critique pour nos armes. Notre correspondant est avare de détails. Il se plaint seulement "des fatigues que j'ai essuyées dans le pays où nous avons toujours été sur pied depuis que nous y sommes tant que la saison l'a permis." Il ne parle pas de sa blessure, bénigne sans doute, mais qui lui valut une gratification de 100 écus. Les nouvelles de nos bugystes sont toujours bonnes: "Mollie, Legay, Rambert se portent bien."

Une lettre de novembre 1759 nous apprend la chute de Québec. Son nom lui permet d'avoir de bons rapports avec l'armée occupante. Il y a un enseigne de vaisseau qui s'appelle Douglas et un régiment de montagnards écossais est dans la ville. Grâce à son chef MacDonald, il put retirer ses bagages et obtenir le départ de sa lettre par l'Angleterre.

Après le repos habituel de la mauvaise saison, les opérations reprirent au printemps de 1760. Le régiment de Douglas participa à la victoire de Sainte-Foye, aux portes de Québec, dernier rayon de gloire,

mais on se bat maintenant pour l'honneur dans une zone réduite enfermée dans un cercle de fer.

Le 10 septembre, Montréal a capitulé. La guerre est terminée. "Nous éprouvons une inestimable défaite, mais une glorieuse défaite précédée d'une magnifique résistance." L'honneur était sauf. Quelques jours plus tard les bataillons s'embarquèrent. St Luc de la Corne fut un des 7 survivants du naufrage de "L'Auguste". Après une pénible descente du Saint-Laurent et une dure traversée de l'Océan, les bateaux abordèrent La Rochelle et Brest, fin novembre. On ne sait sur quel bâtiment voyagea Douglas, mais on a conservé le laisser-passer l'autorisant à rentrer en France "dans quel vaisseau que messieurs les généraus de S M britannique lui assigneront."

Après un court séjour en Touraine, où naîtra un troisième fils, notre officier alla se reposer des fatigues d'une longue et dure campagne à Auch, où un de ses frères était vicaire général. Après quelques mois de congé, il rejoignit Toulon (1763) et s'embarqua pour la Corse que les Génois venaient de nous céder. Il y demeurera 6 années et participera à plusieurs opérations. Dans l'île, il retrouvera Passerat de la Chapelle, commandant tout le service de santé du corps expéditionnaire et un fils de Moyria, son voisin de Maillat.

Cependant, très affecté par la mort prématurée de sa jeune femme, malade, il se fit admettre à la retraite et rentra en France définitivement en 1769.

Mais François-Prosper Douglas gardait la nostalgie du Canada. La mort de son beau-père l'avait rendu propriétaire de la terre de Terrebonne, belle seigneurie avec justice omnimode, qui était située à 9 lieues au nord de Montréal, sur la grande rivière. Elle rapportait un revenu de 5,000 livres. Il fit le projet de s'y installer définitivement avec son fils aîné. En 1776, il écrivait: "les affaires du Canada prennent fin, et je veux espérer un séjour tranquille. Voici cinq générations que nous vivons en Bugey, il est temps de changer de pays."

Mais finalement sa santé de plus en plus chancelante ne lui permit pas de réaliser ce projet, et il s'en vint mourir à Nantua, le 26 avril 1781. Il n'avait que 54 ans. Son corps fut déposé à l'église du prieuré.

Terrebonne fut, peu d'années plus tard, vendu à la suite d'une longue procédure qui mit aux prises ses enfants et leur oncle de la Corne.

Ses deux fils étaient pourtant "clercs tonsurés du diocèse de Québec," prébende qui leur fut donnée dès leur plus jeune âge. Mais les Douglas ne devaient plus jamais retourner au Canada.

Leurs descendants, cependant, continuèrent fidèlement à servir la patrie, et versèrent plus d'une fois leur sang pour elle.

PIERRE GAUTHIER, M.D.

Bourg-en-Bresse (Ain), France,

Rédacteur en chef du magazine *Visage de l'Ain.*

Une œuvre — *SERVIR*

Une revue — *LIAISON*

Liaison

revue de littérature et d'art réservée à ses seuls abonnés publie, dix fois l'an, des contes, des essais, des poèmes, des chroniques: livres, théâtre, cinéma, musique, expositions, langue, radio signés des meilleurs noms du Canada et de l'étranger.

Servir

première coopérative des lettres et des arts renseigne ses membres sur le mouvement de l'édition et leur procure, à rabais et franco, tous les ouvrages qu'ils désirent.

Prospectus et spécimen sur demande

535, avenue Viger, Montréal